

CREATIONS DISCURSIVES ET EMPLOIS TERMINOLOGIQUES DANS LA MEDECINE TRADITIONNELLE: QUAND LES USAGES LINGUISTIQUES EN CÔTE D'IVOIRE CONTRIBUENT A LA SAUVEGARDE DU PATRIMOINE CULTUREL

Ambemou Oscar DIANE

Université Alassane Ouattara, Bouaké, RCI
dianeambemou@yahoo.fr

Résumé

En Côte d'Ivoire, des pratiques linguistiques hybrides abondent de plus en plus dans le milieu publicitaire. Le présent article s'intéresse à l'hybridisme lexical dans la médecine traditionnelle en partant de celles que l'on relève dans la publicité en général. Il note que les mots et expressions des langues locales dans les pratiques publicitaires constituent une mise en discours de connaissances et de pratiques ethnomédicinales. La substitution de ces mots et expressions par des vocables français est, dans certains cas, évitée à dessein pour des questions de traduction/signification. Dans d'autres cas, les termes endogènes sont employés intentionnellement pour marquer un rapprochement de la patientèle. Au-delà de la transmission de savoirs, il s'agit d'une méthode de pérennisation de connaissances voire de conservation du patrimoine culturel et linguistique.

Mots clés : Contact de langues, pratiques discursives, hybridisme linguistique, patrimoine linguistique et culturel.

Le contact des peuples a, dans certains cas, pris l'allure de colonisation. Cette situation a dans bien des scénarios laissé des traces, à des degrés variables, dans les peuples en contact. L'on peut citer, entre autres, les interférences linguistiques, les métissages culturels, les brassages architecturaux.

Si l'on déplore parfois certains avatars nés du contact des peuples, telle que la déconstruction de quelques valeurs sociales, d'autres fois, il faut relever des formes d'enrichissement lorsqu'une sorte d'équilibre est réussie. C'est le cas en terre d'éburnie où des mots des langues locales et du français populaire ivoirien font une invasion dans le milieu publicitaire, particulièrement dans la publicité appliquée à la médecine traditionnelle.

Phénomène de bilinguisme ou de plurilinguisme, l'hybridisme linguistique constitue un sujet d'intérêts depuis des décennies pour la science. Appelé dans certains cas *code-mixing*, dans d'autres cas *code-switching* (selon que certains auteurs tentent d'en tracer des frontières et que d'autres les utilisent concomitamment), il a une histoire que Das Amitava et Björn Gambäck (2013) résumant ainsi : « In the 1940s and 1950s, code-switching was often considered a sub-standard use of language. However, since the 1980s it has generally been recognized as a natural part of bilingual and multilingual language use ¹⁴(p 43) ».

A notre niveau, nous jetons un regard, sur le code mixing tel qu'il est observé dans la médecine traditionnelle, à travers quelques pratiques discursives et publicitaire.

Cette étude considère que ces pratiques linguistiques apparaissent comme le lieu d'une double expression. Elles sont la mise en discours de connaissances et de pratiques. Ces connaissances et

¹⁴ Traduction : Dans les années 1940 et 1950, le code switching était souvent considéré comme une utilisation inférieure à la norme. Cependant, depuis les années 1980, il a généralement été reconnu comme une partie naturelle de l'utilisation de la langue bilingue et multilingue.

ces pratiques mises en discours dans le domaine de la médecine traditionnelle constituent, à n'en point douter, un patrimoine. Il s'agit également d'une tentative de pérennisation de ce patrimoine.

Aussi, la donne linguistique dans le domaine concerné se présente-elle comme l'expression d'une véritable appropriation du français par les ivoiriens avec des caractéristiques particularisantes. Que l'on s'arrête à la publicité en général, ou que l'on s'intéresse spécifiquement à la forme qu'elle prend dans la médecine traditionnelle, il y a une affirmation identitaire.

Qu'est-ce qui favorise l'hybridisme linguistique que l'on observe au niveau de la publicité dans la médecine traditionnelle ? Comment interpréter cet état des choses ? Qu'est-ce qui caractérise le code-mixing dans la publicité de la médecine traditionnelle ? Le choix d'un mot ou d'une expression d'une langue dans le mixing est-il fortuit/accidentel ou intentionnel ?

Le phénomène du français populaire ivoirien a été analysé par plusieurs auteurs tels que Akissi Boutin (2002), Jérémie Kouadio (2008), Alain Aboa (2014), comme une appropriation « locale » du français. Mais pourquoi s'approprier une langue étrangère ? En d'autres mots, quels sont les enjeux de cette appropriation linguistique ?

Dans cette étude, notre objectif est d'effectuer, en relation avec la notion de patrimoine, une autre lecture de la question de l'appropriation linguistique.

Dans une approche morphosyntaxique avec un clin d'œil à la pragmatique culturelle, la réflexion se présente en trois points. Le premier évoque le contexte d'usage d'une hybridité linguistique dans la médecine traditionnelle. Le deuxième point traite des enjeux de cette hybridité linguistique et le troisième point analyse l'appropriation linguistique comme une affirmation identitaire.

1. L'hybridité linguistique dans la publicité de la médecine traditionnelle : la pratique, le contexte et quelques exemples

Le paysage linguistique de la Côte d'Ivoire est caractérisé par la cohabitation de plusieurs langues locales avec le français, la langue du colon devenue la langue officielle que les ivoiriens se sont appropriée. Le français standard est la norme administrative, scolaire, universitaire, médiatique et publicitaire. Mais de nos jours, l'on note un véritable affranchissement des pratiques linguistiques de cette norme. En effet, de plus en plus, l'on assiste à une « démocratisation » des pratiques linguistiques qui gagnent du terrain et s'invitent dans presque tous les espaces d'échanges, oraux ou écrits, visuels ou non visuels.

Ainsi, la communication visuelle, spécifiquement la publicité par affichage est le lieu de prédilection du français populaire ivoirien, voire du nouchi. Les exemples suivants attestent cette affirmation.

- (1) Faut laisser *affairage* au *gaou* ;
- (2) *Bockinou* ;
- (3) *Paquinou* obligé avec number one.
- (4) *Abidjan enjaille, coca cola enjoy (Coca cola);*
- (5) *Buvez Anadji* ;
- (6) *Fanico, le savon qui dure.*
- (7) Gervais le *yéré* a trouvé un bon *ken*;
- (8) Maggi, une seule goutte et ça va te *sciencer* !

Ces textes publicitaires laissent entrevoir l'hybridisme au niveau textuel. Ainsi, dans un même énoncé, l'on relève le français populaire ivoirien et le nouchi. C'est le cas de (5), où l'on note des

caractéristiques propres au français populaire ivoirien. A savoir, l'omission de « il » dans « il faut laisser », la morphologie de « affairage », construite par analogie, copie morphologique avec *balayage* en exemple. Le nouchi est présent dans (5) par le mot *gaou* qui se traduit « naïf, sot ».

Sur le modèle d'emprunts lexicaux faits par le baoulé¹⁵ et adaptés à sa lexiculture, les marketeurs de solibra¹⁶ ont créé « bockinou ». Ce mot est généré sous le même schème morphologique que « paquinou », l'appellation de la pâque par les baoulé. A travers le vocable « bockinou », il y a un rapprochement avec le peuple baoulé, voire avec toute la population de la Côte d'Ivoire au regard de l'envergure nationale de cette notion.

Dans la même dynamique, Coca-cola utilise la forme appropriée par les ivoiriens de « to enjoy » qui est « enjaille ». La mise en apposition des deux syntagmes verbaux ([Abidjan enjaille, coca cola enjoy \(Coca cola\)](#)) spécifie la forme prise par ce mot anglais dans l'espace géographique abidjanais, voire ivoirien.

L'approche onomasiologique des marketeurs consiste à utiliser des termes couramment employés dans les parlers locaux. Elle part des noms communs aux patronymes. C'est ainsi que l'on note dans notre corpus *Awadji* composé de « Awa (prénom féminin malinké) » et dji « eau (en malinké) ». Le terme *Fanico*, mot malinké signifiant littéralement « laver habit », était auparavant utilisé pour désigner les lavandiers. Aujourd'hui, ce terme s'étend par métonymie pour désigner une marque de savon.

Dans les textes, l'on note certains mots empruntés aux langues locales tels que « yêrê », « soutra ». D'autres mots sont empruntés au français, recatégorisés et/ou resémantisés tels que « sciencer ». La force illocutoire du discours publicitaire et sa place dans la construction contemporaine du vocabulaire est irréfutable. B. Irié (2016) appuie cette affirmation en notant : « la publicité est aujourd'hui un maillon important de la production et de la diffusion des discours dans la société (p 1) ».

Indiscutablement, loin d'être un simple effet de mode, le choix des entreprises d'élaborer des affiches à contenus hybrides, au regard de leur raison d'être, est réaliste. En effet, les entreprises propriétaires des affiches publicitaires en question ont un but lucratif. Le meilleur moyen pour elles de se rapprocher de leur clientèle est tout trouvé. Ce choix traduit l'état contemporain des usages discursifs nés du brassage linguistique.

Les pratiques linguistiques semblables à celle du domaine de la publicité se notent dans le domaine médical en Côte d'Ivoire. Ce secteur enregistre deux médecines : la médecine traditionnelle et la médecine moderne.

La première est l'ensemble des pratiques médicinales dont font usage les peuples de Côte d'Ivoire depuis des temps immémoriaux. La seconde est la médecine hippocratique, mieux organisée, enseignée dans les universités et grandes écoles, bénéficiant de l'encadrement d'une législation.

Selon l'Organisation Mondiale de la Santé, 80% de la population africaine a toujours recours à la médecine traditionnelle en matière de soins de santé primaires (OMS, 2001). La Côte d'Ivoire ne déroge pas à cette proportion. En effet, les ivoiriens de toutes les couches sociales ont recours à la médecine traditionnelle. Elle constitue pour certains, une alternative. Pour d'autres, elle est le

¹⁵ Le baoulé est une langue kwa parlé dans au centre de la Côte d'Ivoire.

¹⁶ Solibra est l'abréviation de Société de limonade et de brasserie, une brasserie installée en Côte d'Ivoire, propriétaire de la bière bock.

premier recours. Elle est soutenue par une « littérature écrite et/ou orale ». Cette « littérature » a un caractère hybride.

La médecine traditionnelle a été transmise oralement, de génération en génération. Elle était à l'origine pratiquée par des analphabètes. Mais de plus en plus, l'on retrouve des scolarisés/déscolarisés dans les rangs des praticiens et l'on note des initiatives privées de modernisation qui restent faibles.

Pour attirer leur clientèle, certains praticiens de la médecine traditionnelle produisent des textes que l'on retrouve sur les emballages des produits. D'autres les vantent à travers des discours.

Ainsi, l'on retrouve sur les emballages du produit *atoté*, un produit fabriqué à Korhogo, au nord de la Côte d'Ivoire, vendu avec une réputation qui va crescendo dans toutes les villes du pays, les inscriptions suivantes :

(9) *Atoté : Médicament miraculeux pour : faiblesses sexuelles, vision floue, maux de ventre, brulure du bas des pieds (mara), l'appétit sexuel...*

Le texte sur l'emballage de ce produit est introduit par « *atoté* », un mot dioula¹⁷ qui se traduit par « remettons à demain ». Il fait allusion à l'effet d'endurance sexuelle que produirait la consommation du médicament. Dans le même texte, l'on note entre parenthèses : « *mara* » qui précède sa traduction française : *brulure du bas des pieds*. Cette mise entre parenthèse est une reprise qui en dit beaucoup.

En effet, cette partie du texte met en présence deux notions d'origines différentes mais qui d'un point de vue sémantique s'équivalent. Si équivalence il y a, pourquoi choisir de présenter les deux écritures ? Il faut partir du principe que celui qui écrit le texte s'adresse intentionnellement à deux publics potentiels. Un public qui comprend uniquement le français ou un public qui parle le français et le dioula. Pour le client locuteur des deux langues, l'expression « *brulure du bas de pied* » ne traduirait pas fidèlement l'idée à transmettre. Le mot dans une langue locale serait plus explicite, véhiculerait mieux les informations sur la maladie.

L'idée que les informations médicales seraient mieux transmises par des mots et/ou expressions des langues endogènes ou encore des signifiants endogénéisés, est partagée par plus d'un tradipraticien. Ainsi sur les emballages des produits (2) et (3), il s'observe des pratiques similaires.

(10) *Produit (2) Baume David : Rhumatisme, fracture, araignée poilue, plaie incurable, mal de dos...*

Dans ce texte, l'expression « araignée poilue » renvoie à la tarentule, et ce remède combattrait son venin. L'on utilise l'être pour ses propriétés. Bien plus, l'on utilise un référent pour évoquer tout phénomène qui, en terme d'effet, aurait des traits de ressemblance avec l'effet de la morsure de l'insecte en question.

Si pour le produit (2), le nom commercial « Baume David » est un composé (type de produit-anthroponyme), l'appellation du troisième produit est seulement anthroponymique.

¹⁷ Le Dioula est une langue mandingue de la famille Niger Congo, parlée dans le Nord de la Côte d'Ivoire.

<http://univ-bejaia.dz/leu>

© Tous droits réservés

(11) *Produit 3) Drobo¹⁸ : huile miraculeuse : sève de plante « Drobo ». L'huile « Drobo » est une huile miraculeuse qui vient de la forêt profonde. Reconnue pour ses vertus thérapeutiques, cette huile va relever tous les défis liés aux maladies dites incurables. Indications thérapeutiques :*

Traitement préventif et curatif des maladies telles que :

- *Pertes blanches et démangeaisons vaginales ;*
- *Furoncle, enflure, ceinture (zona), teigne, plaie, brulures, panaris ;*
- *Toutes les maladies d'yeux ;*
- *Règles douloureuses, bobodouman, koko dans l'anus, corps chaud,...*

L'anthroponyme est suivi, aux moyens de syntagme nominaux, de structures averbales et de phrases, de l'énumération des qualités et des propriétés du produit. Au niveau du texte de ce produit (3), il y a usage d'un terme « étranger » au champ notionnel des pathologies : le terme « ceinture ». Sa présence se justifie par un emploi analogique. En effet, telle une ceinture qui entoure la hanche (pour parler de la forme la plus connue de cette maladie), les éléments symptomatiques de cette maladie entourent à un moment de son évolution, la partie affectée. Aussi, cette structure « *ceinture (zona)* » est-elle la pure illustration de la cohabitation de deux formes de français. D'une part, nous avons le français populaire ivoirien « ceinture » dans lequel le mot n'est pas adapté à la terminologie, de l'autre, le français standard « zona ».

Sur la quatrième ligne énumérative ci-dessus, l'on relève des mots issus du baoulé, une langue kwa de Côte d'Ivoire : *bobodouman, koko*. Le mot *koko* est l'appellation du *Colocasia esculenta*, un féculent. Sa sève a des propriétés urticantes. Dans l'imaginaire populaire, toute personne qui en consomme régulièrement une certaine quantité manifeste les mêmes démangeaisons que celles causées par le contact avec la sève, dans certaines parties du corps tels que les yeux, la gorge, l'anus, etc.

Le quatrième produit ci-dessous, est également évocateur :

(12) *Produit 4) Médicament de bosse¹⁹ : le corps du malade est chaud, il est toujours anémié mais ne fait pas le paludisme ; parfois la personne maigrit. La couleur des cheveux change comme ceux de quelqu'un qui ne mange pas bien. Il y a plusieurs types de bosses. Il y a « afú » lorsque la déformation sort dans le dos et « tortue » lorsqu'elle sort sur la poitrine.*

- *boire deux fois par jour, matin et soir ;*
- *Canari : se laver tous les matins après le bain normal avec un morceau de pagne (chiffon).*
- *Massage à base d'huile rouge et de plantes et une éponge. Après le bain, masser tout le corps.*

Dans le syntagme désignant ce produit, le complément du nom « *bosse* » est un emprunt à la langue française, précisément au domaine de zoologie. Il fait allusion à la bosse des zébus et son choix est, pour les tradipraticiens, le moyen de faire l'unanimité au niveau de la référence qui faciliterait la connaissance de la maladie concernée.

En effet, le terme endogène « *afú* » est issu de l'Akyé. Cette langue ne bénéficie pas de la même véhicularité que le Baoulé et le Dioula. Et le deuxième terme « *tortue* », qui évoque une forme de cette maladie, ne rend pas non plus évidente la perception de la maladie.

¹⁸ Drobo est le patronyme d'un ex célèbre tradithérapeute d'origine ghanéenne, qui aurait découvert des traitements pour le VIH-SIDA. L'appellation *Drobo*, au-delà du patronyme, est, sur les emballages, un gage d'efficacité du produit vu la légende que porte ce nom dans le milieu des tradipraticiens.

¹⁹Ce texte est la transcription que nous avons faite du discours d'une tradipraticienne.

Le code mixing en pratique dans la médecine traditionnelle est, à un degré moindre, en usage dans la médecine moderne.

En réalité, dans leurs officines, à l'oral, les praticiens de la médecine d'Hippocrate se retrouvent face à la l'implacable réalité du « multilinguisme obligé ». Ils utilisent en fonction du niveau d'instruction de leur patientèle, soit le français populaire ivoirien, soit le français standard, soit les langues locales avec l'appui d'un interprète qui ne donne pas toujours satisfaction.

Communiquer à l'oral ou à l'écrit avec la forme hybride devient presque incontournable.

1. Les enjeux de l'hybridisme linguistique

Sous la colonisation, les colonies françaises d'Afrique frôlaient l'assimilation linguistique. En Côte d'Ivoire, l'interdiction de parler les langues locales était fortement réprimée par des pratiques humiliantes et la bastonnade. Cela a contribué à considérer les langues de Côte d'Ivoire comme des langues de second rang et a fait du français la langue de prestige.

La scolarisation n'a pas réalisé un taux de 100% d'alphabétisés. En effet, selon les statistiques de l'Unesco rapportées par Augustin Tapé sur Gender links le 23 février 2015, le taux d'analphabétisme en Côte d'Ivoire est 51%. Dans cette situation, les langues locales sont très sollicitées dans les conversations dans certains milieux.

Dans ce contexte, les non scolarisés et les déscolarisés se retrouvent dans une quête d'appartenance à une « communauté linguistique ». L'une des solutions qui s'offrent à eux est l'ensemble des pratiques linguistiques que l'on observe çà et là en Afrique, que Carole de Féral (2014), dans le préambule de *français en Afrique et discours électroniques*, appelle « certaines pratiques linguistiques à fort symbole identitaire (comme, par exemple, le camfranglais/francanglais des Camerounais, le nouchi des Ivoiriens) ».

L'appropriation d'une langue est la résultante d'une réorganisation, d'une adaptation, d'une reconstruction à un ou plusieurs niveaux : phonétique, syntaxique, morphologique, lexicale et sémantique. Une langue appropriée s'écarte sur les points sus-indiqués, de la langue d'origine.

Deux enjeux se dégagent. Le premier enjeu est que s'approprier la langue du colon permet de préserver sa langue contre toute velléité « de disparition ».

En effet, selon l'anthropolinguiste L.-J. Dorais (1979):

Depuis que l'humanité a élaboré l'ensemble de techniques, de rapports sociaux et de croyances qui forment la société, il lui a fallu concevoir à l'intention de ses descendants un instrument pour la transmission des connaissances ainsi acquises. Cet instrument, c'est le langage (p 6).

Cette posture établit le langage comme un moyen de transmission des savoirs/connaissances, d'une génération à une autre. La conscience de la nécessité de la transmission des savoirs/connaissances implique leur conservation.

Il est également à souligner sur le premier enjeu, que le langage fait partie du bagage biologique de l'homme (J. Y. Bogny, 2007 : 1). Elle se décline en compétence et performance. La compétence est la connaissance théorique que l'individu a d'une langue et la performance, l'usage qu'il en fait. Autrement dit, perdre sa langue qui est une extériorisation du langage, c'est perdre une partie de soi, si ce n'est peu dire que d'affirmer : c'est perdre des repères cognitifs.

Le contexte général des pays francophones en voie de développement est celui de l'exode massif des populations vers les villes où selon A. Lipou (2007) : « les modes de vie urbains influent également sur la dépossession partielle ou totale des anciens patrimoines linguistiques et culturels (p 50) ».

C'est ici que le deuxième enjeu trouve sa place dans cette réflexion. Il se pose en termes de mixage linguistique, de brassage linguistique, en termes d'échange interlinguistiques. Il s'agit d'une dynamique linguistique qui donne « naissance » à des formes linguistiques tels que les pidgins, le créole, etc. La nouvelle forme linguistique se met en place au fil du temps et devient dans certains cas la langue la plus utilisée dans les échanges quotidiens. Elle gagne de l'importance au point de s'introduire et se développer dans la littérature avec des auteurs comme Ahmadou Kourouma et Patrice Nganang. A propos du premier, E. Ebongue (2013) note qu' :

Ahmadou Kourouma a inventé un français et un style d'écriture qui lui permettent de traduire les schèmes culturels malinké. Il s'est beaucoup inspiré de sa langue et de sa culture maternelles malinké dans lesquelles il puise l'essentiel des marques de l'oralité qu'il intègre dans sa production littéraire (p 163).

Cette approche permet à la langue « en danger » de transposer certains culturèmes dans la « superlangue ». C'est ainsi qu'en Côte d'Ivoire, l'on trouve des notions comme *akwaba* « bienvenue », *Yako* « condoléances », dans tous les registres du français. Ces mots entrent dans les discours en français avec la charge sémantique qu'ils portent dans les langues ivoiriennes.

Au niveau des dénominations médicales, l'usage de certains termes traduit la volonté affichée des tradipraticiens d'affirmer leur savoir-faire pour des maladies autrement perçues par la médecine moderne. C'est le cas de la « bosse » évoquée plus haut. La médecine moderne la considère comme une malformation et la traite comme telle. Quant à la médecine traditionnelle, elle la considère comme une maladie « ordinaire » et déclare qu'elle guérit les patients qui en souffrent. Aussi, les tradipraticiens affirment-ils ne pas connaître dans le cadre de leur collaboration avec la médecine moderne, de nom à cette maladie.

Aussi, la mise entre parenthèses de certaines notions (exemple *mara*, plus haut) précédant l'indication en Français, traduit-elle la recherche de la précision informative. Elle exprime également une déclaration de proximité avec la patientèle, une intégration des réalités et des pratiques anthropo-médicinales.

La démarche discursive et dénominationnelle des tradipraticiens est intentionnelle, motivée. Ainsi, lorsque les tradipraticiens ne trouvent pas de terme(s) venant de la médecine moderne pour présenter un produit à leur patientèle, ils opèrent un choix. Soit dans une langue endogène ; dans ce cas ils s'assurent de la véhicularité de la langue. Soit ils emploient un terme du français populaire ivoirien. Le choix d'un terme ou d'un autre s'appuie sur la volonté de faire connaître un produit, mais surtout d'être précis, pertinent et convaincant.

Cette démarche aboutit à la particularisation d'une terminologie porteuse de savoir et de savoir-faire.

3. Langue et (inter)culturalité : quand l'appropriation linguistique apparaît comme une affirmation identitaire

Que signifie ce mot dans ma langue ? A quoi renvoie ce concept dans l'autre langue ? Est-ce que tel mot qui est employé dans telle langue exprime clairement ce que l'on entend dans cette autre

langue, etc. ? Autant de questions qui permettent d'aborder la problématique de l'intercompréhension vue sous l'angle signifiant – signifié et de la pragmatique culturelle.

La langue est un moyen dont se servent les hommes pour communiquer. Elle est aussi un moyen de regroupement ou dégroupement social, un élément identitaire. La langue est pour la culture, ce que la tête est pour le chapeau. C'est-à-dire que la langue porte la culture d'un peuple et chaque peuple se retrouve d'abord à travers sa langue et sa culture.

S'exprimer dans une langue autre que la sienne, ou précisément utiliser la langue d'autrui pour s'adresser à autrui, c'est (parfois) se livrer à un exercice de construction et de traduction.

En effet, il s'agit dans certaines conversations, de trouver les mots et expressions adéquates pour se (faire) comprendre. Il s'agit aussi d'interpréter son interlocuteur pour se comprendre. L'exercice cognitif de recherche d'équivalent sémantique ou pragmatique se heurte parfois aux culturèmes. Les culturèmes apparaissent dans ces cas comme des barrières à la fluidité de la « fusion » linguistique. Comment ce blocage qui favorise le phénomène de l'emprunt dans certains cas se met-il en place ?

Le locuteur a le souci d'utiliser le mot le plus adéquat au cours de l'interaction. Ainsi, lorsqu'il estime que le mot ou l'expression de la langue « étrangère » ne rend pas suffisamment compte de ce qu'il veut exprimer, il introduit un mot de sa langue qu'il estime portant la (plus grande) masse sémique qu'il veut transmettre. Il s'approprie la langue. Ainsi, lorsqu'un ivoirien veut souhaiter la bienvenue, il use généralement de (a)kwaba. Ce mot, en termes de civilité d'accueil, traduirait mieux l'émotion liée à la vue et à l'idée d'avoir un étranger avec soi que *bienvenue*.

C'est le même phénomène qui s'observe dans la médecine traditionnelle où le tradipraticien estime qu'un terme endogène traduit plus certaines spécificités, certaines qualités de son produit qu'un terme français.

S'approprier une langue, c'est produire un output C avec deux inputs A et B, A étant différent de B. L'activité cognitive du locuteur/interlocuteur apparaît comme le lieu de la transformation linguistique.

Cette activité a des contraintes telles que rendre fidèlement ce qui est dit. Une traduction ne concerne pas seulement un passage entre deux langues, mais entre deux cultures de sorte que le traducteur tient compte aussi des éléments culturels U. Eco (2003, p 190). Or, il est évident que les peuples ou les langues n'appréhendent pas le monde de la même manière. Il ressort de cette évidence que les charges sémantiques attribuées aux concepts sont proportionnelles à la perception/conception de ce monde par les peuples. Ainsi, un peuple qui parle une autre langue, voire qui s'approprie une langue ne procède pas à des commutations paradigmatiques systématiques, mot contre mot, expression contre expression. Mais l'on recherche les interprétations les plus justes ou les plus proches.

Au-delà de la capacité de transformation linguistique, l'appropriation apparaît comme l'expression d'un dynamisme d'entités, de langues capables de se brasser, le résultat du brassage étant le reflet même de cette dynamique.

Une langue vivante crée des concepts, « s'adapte » aux « mouvements » sociaux et aux progrès technologiques. Ainsi, les langues qui créent des concepts et les intègrent à des pratiques discursives dans des domaines donnés véhiculent les connaissances anthropo-sociologiques et sociales. La langue est dans ce cas, le creuset de la création et de la conservation patrimoniale.

Ainsi perçue, la métalangue de la médecine traditionnelle permet de conserver des connaissances médicales étant donné que chaque terme porte en lui, les savoirs de ses usagers.

Au terme de cette réflexion, les créations discursives et terminologiques que l'on note çà et là dans les pratiques linguistiques en Côte d'Ivoire sont l'expression d'un dynamisme des langues en contact. Les expressions et mots propres aux langues locales qui se retrouvent dans la médecine traditionnelle véhiculent des connaissances anthropo-médicales. L'on pourrait penser à une ignorance liée à la non-scolarisation de quelques acteurs. Il s'agit plutôt d'un usage qui expose la véhicularité identitaire adossée à un substrat cognitif du savoir d'un peuple. L'usage des mots ou expressions dans le discours publicitaire de la médecine traditionnelle est motivée. Le tradipraticien puise dans les codes à sa portée pour produire un mixage qui le rapproche de sa patientèle.

Si le nouchi s'affiche aujourd'hui comme un parler propre à la Côte d'Ivoire, les emplois de termes propres à la médecine traditionnelle constituent une terminologie qui s'affirme dans sa coexistence avec la modernité.

Bibliographie

- Aboa Abia Alain Laurent, 2014, Quelques aspects syntaxiques du français écrit en Côte d'Ivoire, *in Ltml n°10*, www.ltml.ci
- Abolou Camille Roger, La bouche qui mange parle : langues, développement et interculturalité en Afrique noire, *in L'anthropologue africain*, Vol 15, Nos. 1&2, 2008, pp. 21-38.
- Benoist Jean, 1989, Médecine traditionnelle et médecine moderne en République Populaire du Bénin, *in Ecol. Hum.*, volume VII, numéro 1, pp 84-89.
- Bogny Yapou Joseph, 2007, *Le modèle chomskyen de la description linguistique : des principes et paramètres au programme minimaliste*. www.Ltml.ci. consulté le 10 janvier 2015.
- Boutin Béatrice Akissi, 2002, *Description de la variation : études transformationnelles des phrases du français de Côte d'Ivoire*, thèse de doctorat, université de Grenoble III.
- Das Amitava, Björn Gambäck, 2013, Code-Mixing in Social Media Text The Last Language Identification Frontier? *In TAL*, Volume 54 – no 3/2013, pp 41-64.
- De Féral Carole 2014, Français en contact et discours électroniques, *in Le français en Afrique, Revue du Réseau des Observatoires du Français Contemporain en Afrique* sous la direction de Carole de Féral, Institut de langue française, CNRS, UMR 7320, Nice.
- Dorais Louis-Jacques, 1979, "L'anthropologie du langage", version numérique, http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/.
- Ebongue Augustin Emmanuel, 2013, Quelques aspects lexicaux et syntaxiques de l'oralité et de l'oral dans le texte littéraire d'Afrique francophone, *in Synergies Mexique n°3 – 2013*, pp 159-177.
- Eco Umberto, 2003, *Dire presque la même chose, Expériences de traduction*, Grasset, Paris.
- Irié Bi Tié Benjamain, 2016, Le lexique publicitaire en Côte d'Ivoire : un terreau de création lexicale et d'emprunts ? *In revue Flaly, n° 1*, pp 73-86.
- Konan Alice, 2012, *Place de la médecine traditionnelle dans les soins de santé primaires à Abidjan (Côte d'Ivoire)*, Thèse pour le diplôme d'Etat de docteur en médecine, Université de Toulouse III-Paul Sabatier.

- Konan Koffi Paul, 2009, Etude morphosyntaxique de l'expression « paqui » « nou » ou « paquinou » dans les propos de locuteurs ivoiriens, in *Revue électronique internationale des sciences du langage, Sudlangues*, N° 11 - 2009 <http://www.sudlangues.sn/Dakar-Fann> (Sénégal) sudlang@refer.sn
- Kouadio N'Guessan Jérémie., 2008, Le français en Côte d'Ivoire : de l'imposition à l'appropriation décomplexée d'une langue exogène, Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde [En ligne], 40/41 | 2008, mis en ligne le 17 janvier 2011, consulté le 01 octobre 2016. URL : [http:// dhfles.revues.org/125](http://dhfles.revues.org/125)
- Kroa Ehoulé. et al, 2014, Analyse de la collaboration entre médecines traditionnelle et moderne dans la région du Sud Bandama (Côte d'Ivoire), in *Revue du Cames-Série Pharm. Méd. Trad. Afr*, pp 21-27.
- Lipou Antoine, 2007, Interventionnisme terminologique et langues en situation minoritaire, (avec référence particulière aux langues africaines en zone francophone), in *Cahiers du Rifal numéro 26, terminologie, culture et société*, pp 48-57.
- Loubet Oubet Del Baylej-L., 2000, *Initiation aux méthodes des sciences sociales*, <http://classiques.uqac.ca/>, consulté le 1 décembre 2014.
- Muysken Pieter, 2000, Bilingual speech, a typology of code-mixing, Cambridge University Press, United Kingdom.*
- N'Goran - Poame Léa Marie-Laurence, 2004, Vers une approche moderne de la linguistique africaine, in Revue du Cames - Série B, vol. 006 N° :1-2, pp 183-190.*
- Organisation Mondiale de la santé, 2001, *Promouvoir le rôle de la médecine traditionnelle dans les systèmes de santé : stratégie de la région africaine*, Brazzaville, Bureau régional de l'OMS pour l'Afrique, P 20.
- Tapé Augustin, 2015, *Afrique: L'alphabétisation, un puissant levier pour l'autonomisation des femmes*, publié sur Gender links, <http://fr.allafrica.com>, consulté le 12 Janvier 2017.
- Yanougra Sanogo, 2014, *les tradipraticiens face à certains principes du code de déontologie médical en Côte d'Ivoire*, La Dépêche d'Abidjan, Jeudi 20 Juin 2013, <http://www.ladepechedabidjan.info/>, consulté le 10 décembre 2014.